

La Grotte : roman de Jean-Pierre Dubé (Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1994, 130 p.)

James de Finney

Numéro 6, 1996

« Il n'y aura plus de Jeanne Sauvé et de Gabrielle Roy »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004621ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004621ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF)

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

de Finney, J. (1996). Compte rendu de [*La Grotte : roman de Jean-Pierre Dubé* (Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1994, 130 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (6), 85–87. <https://doi.org/10.7202/1004621ar>

LA GROTTTE : ROMAN

de JEAN-PIERRE DUBÉ

(Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1994, 130 p.)

James de Finney

Université de Moncton

La Grotte, premier roman de Jean-Pierre Dubé, explore les séquelles des contraintes qui ont longtemps étouffé la société canadienne-française : le mutisme, la peur de la sexualité et ces variations sur le thème du « père vaincu, la Méduse et les fils castrés¹ » qu'on rencontre dans bon nombre d'œuvres contemporaines. Mais *La Grotte* se présente d'abord comme un « nœud d'incidents de plus en plus vifs », pour reprendre l'expression de l'auteur, un mystère à élucider. En effet, le roman nous plonge d'emblée dans le drame d'un psychologue qui tente de ramener à la normalité une jeune femme ébranlée par le meurtre de son compagnon, survenu alors qu'ils étaient ensemble dans la « grotte ». Au fur et à mesure que la thérapie progresse et que la jeune femme retrouve la parole, il s'attache à elle, et finit par l'épouser. Mais un étrange malaise persiste, malaise d'autant plus étouffant que le lecteur ne bénéficie jamais de la médiation d'un narrateur. D'ailleurs les personnages, qui prennent tour à tour la parole, ne sont jamais nommés. Cette « vision restreinte », à la fois myope et intense, est soutenue par des phrases courtes et hachées, qui braquent impitoyablement l'attention sur le drame vécu dans toute son immédiateté. Peu à peu, au détour de mots ou de fragments de souvenirs, on commence à deviner l'étendue de la catastrophe qui a tout déclenché. Les indices : des rapports troubles entre la jeune femme et son père, l'échec de l'étrange union de la jeune femme et du thérapeute, l'amitié qui liait ce dernier au jeune homme assassiné. Et surtout cette grotte, lieu de prière et de sang, dont les connotations freudiennes et religieuses laissent soupçonner la dimension psycho-sociale du drame.

À mi-parcours, on croit trouver la clef de l'énigme : un nouveau narrateur, un prêtre homosexuel, raconte comment il a tenté de séduire un de ses étudiants, puis comment il l'a assassiné par jalousie, le soir fatidique de la rencontre dans la grotte. Quelques années plus tard, il rencontre sa rivale : un mélange de culpabilité et de peur mène aux aveux, au procès et enfin à l'emprisonnement. Mais cette punition s'avère un leurre car, explique le prêtre, « c'est là que ça a commencé à changer. Que j'ai commencé à changer » (p. 51). En effet, tout bascule lorsque le meurtrier est confronté au psychothérapeute, ancien ami du mort : au lieu de s'affronter, ils en viennent à évoquer leur mal de vivre et le souvenir commun du jeune homme qu'ils ont aimé. Le

refoulement et la haine cèdent alors le pas à la réconciliation, au goût de la vie et au plaisir d'une nouvelle union sexuelle.

Libérés par ce que l'auteur appelle le « grand pardon », ils incitent la femme à les accompagner dans un pèlerinage à la grotte pour exorciser une fois pour toutes le passé. Mais ils ignorent le terrible secret de celle-ci : forcée par son père, avec qui elle avait eu des relations incestueuses, à camoufler la honte, elle avait attiré le jeune collégien dans la grotte. Double culpabilité. Cédant d'abord aux deux ennemis réconciliés, elle commence à parler, mais se ressaisit puis, résolue, se réfugie dans le silence pour protéger ce qui lui reste de dignité. Le roman se termine alors comme il a commencé : « Au début, je ne disais rien » (p. 125).

L'auteur, on le voit, construit son roman autour de deux « cas » symptomatiques du désarroi d'une société traditionnelle en décomposition. C'est le personnage du prêtre qui est chargé d'explicitier cette dimension du drame :

D'autres sont tombés. Comme moi. [...] Il y en a partout. Poursuivis par des hommes qui étaient des enfants, des adolescents. Les hommes de Dieu sont en enfer. Je suis de ceux-là. [...] je sais que ce qui avait été écrit était faux, que la parole était vide, que le sanctuaire était vacant, que le mentor était menteur, que nos pères nous avaient abandonnés, spirituellement... (p. 69-70)

La Grotte propose ainsi une lecture allégorique du mutisme des personnages ; dès lors, le lecteur ne peut échapper à la problématique psychosociale inscrite dans le texte. Mais la solution du « grand pardon » qu'adoptent les deux amants s'inspire d'un propos paradoxal de Novalis : « Plus on se sent pécheur, plus on est chrétien. Le but du péché et de l'amour, c'est l'union inconditionné avec le divin. » Cette façon de « dépasser le mal » reste cependant idéaliste, individuelle et personnelle, étrangement distante de la réalité sociale. Au lieu de résoudre le dilemme, collectif lui aussi, du personnage féminin, elle plonge celle-ci dans le délire des dernières pages : « Et la fureur me reprend. C'est moi qui ai le goût de tuer. Mes yeux lancent des flèches, des couteaux, j'ai des ongles, des griffes » (p. 123). Mais ce déchaînement de fureur ne rencontre que silence et inaction de la part des personnages masculins. Qu'en conclure ? Il n'est pas exagéré de dire que le traditionnel clivage masculin/féminin se trouve ici accentué. Le dialogue de sourds se perpétue, même s'il est transposé sur un autre plan.

À la fin de *La Grotte*, comme au début, le lecteur est confronté à une réalité énigmatique, problématique. Et tout au long du drame, cette fonction de déstabilisation est assurée par l'absence de narrateur, les monologues des personnages, l'étrange conclusion mi-romanesque, mi-philosophique et, peut-être surtout, par le fossé infranchissable qui se creuse dans la dernière scène entre les deux hommes et la femme. Ce roman a été écrit pour déranger, pour troubler et pour provoquer la réflexion, ce qu'il ne manque pas de faire.

NOTE

1. André Varasse, *Le Père vaincu, la Méduse et les Fils castrés. Psychocritiques d'œuvres québécoises contemporaines*, Montréal, XYZ, 1990.